



DE LA DISPARITION DES LARMES

(Seulement de ma plainte le Destin cruel a soif)

(Compagnie Alexandre - Création 2020)

Contact production *Philippe Sachet* - 06.11.46.28.29
Contact diffusion *Solange Thomas* (pour le C.P.P.C.) - 06 59 33 38 73

Solange.thomas@cpc.fr
Compagnie.alexandre@hotmail.com

DE LA DISPARITION DES LARMES

Conception et interprétation : Lena Paugam

Texte : Milène Tournier

Création lumières : Jennifer Montesantos

Création sonore : Lucas Lelièvre

Création Photo-Vidéo : Katell Paugam

Regard extérieur : Sylvain Ottavy

Accompagnement chorégraphique : Bastien Lefèvre et Julien Gallée-Ferré

Troisième et dernier volet de la série de portraits de femmes modernes en amour, *De la disparition des larmes* prend la forme d'une performance musicale où, à travers le corps et la voix d'une comédienne, le réel d'une poésie slamée vient se frotter à la fiction théâtrale.

Ce projet est issu d'une commande de la Péniche Pop à partir d'un Lamento de Barbara Strozzi, (*Diporti di Euterpe, op.7 - n°4*). Ce morceau étend le moment suspendu universel et incommensurable de la plainte. Ici, l'autrice Milène Tournier, le créateur sonore Lucas Lelièvre et la metteuse en scène et interprète Lena Paugam s'étonnent de la disparition progressive des larmes dans le monde moderne et se demandent comment le temps court et s'arrête parfois. En quelle mesure les lamentations sèches de la femme qui nous parle sont-elles contraires au sens de l'Histoire ? Y aurait-il un parallèle à faire entre le réchauffement climatique et la pétrification de sa vie ? En quoi le retour des larmes y ferait-il révolution ?

Celle qui parle a 35 ans mais pourrait en avoir mille. Elle fait partie de ces gens qui traversent le monde en invisibles, qui existent sur les marges. Elle occupe ses journées avec les vieux de son immeuble. D'un appartement à l'autre, celui de Madame A., de Monsieur C., elle peuple les solitudes et met son corps au service des solidarités muettes. Depuis la tour de banlieue où elle habite, immobile depuis vingt ans, restée là à attendre celui qui est parti, elle observe les nuages, collectionne des phrases, regarde des vidéos zéro-vues sur YouTube, et médite chaque jour sur ce qui reste et ce qu'on oublie.

La création du spectacle aura lieu le 29 juin 2021 à La Ville Robert (Pordic - 22)

PRODUCTION : Compagnie Alexandre

COPRODUCTION : Théâtre du Champ-au-Roy (Guingamp), La Ville Robert (Pordic), Le Quai des Rêves (Lamballe) et Le Pont des Arts (Cesson).

DIFFUSION : CPPC - Centre de production des paroles contemporaines.

LE CALENDRIER 2021-2022

29 juin 2021 – *Création* – La Ville Robert (Pordic)
Du 14 au 26 juillet 2021 – Théâtre du Train Bleu (Avignon)
12 novembre 2021 – Le Pont des Arts (Cesson)
16 novembre 2021 – Le Quai des rêves (Lamballe)
19 et 20 novembre 2021 – L'Etoile du Nord (Paris 18^e)
10 mars 2022 – Théâtre du Champ-au-Roy (Guingamp)



Crédit Photo : Katell Paugam

« Entre silence et langage, coulent les larmes. De l'œil humide aux flots de pleurs, du regard brouillé aux sanglots, elles manifestent l'émotion. De façon discrète ou démonstrative, réservées à l'intimité ou versées en public, elles peuvent aussi bien témoigner d'une sensibilité valorisée que passer pour faiblesse de femme. Elles ont aussi une histoire qui se lit à fleur d'yeux. Roland Barthes, se penchant sur l'attitudes du public des pièces de Racine qui aimait tant s'attendrir s'interroge : « Dans quelles sociétés, dans quels temps a-t-on pleuré ? Depuis quand les hommes ne pleurent-ils plus ? ». »

Extrait de *Histoire des larmes*, de Anne Vincent-Buffaut (Editions Rivages, 1986).

« Nous sommes bien obligés d'observer que la survalorisation des émotions, dans l'univers des images qui nous entoure – et nous étouffe – aboutit effectivement à leur négation pure et simple (mais on observera plutôt que cette négation, dans son processus, n'est ni pure ni simple). Désormais les émotions ont un prix, comme lorsque la caméra du reporter ne lâche pas sa « victime » – et ne la rétribue pas en valeur d'exposition – tant qu'elle n'a pas lâché sa larme. Les émotions n'apparaissent, dans ce contexte, que pour se trouver remplacées par d'autres émotions, d'autres larmes, d'autres victimes, et ainsi elles finissent, semble-t-il, par perdre toute leur dignité, toute leur réalité humaine, toute leur singularité. Elles deviennent génériques – comme on le dit des médicaments, ce qui signifie en tout cas qu'elles ne forment pas communauté – dans le grand marché aux pleurs du monde médiatique contemporain, à l'image de ces « concours des pleurs » que l'on peut voir aujourd'hui sur les chaînes de télévision américaines, japonaises ou indiennes.

Il était inévitable qu'une telle surenchère dans le pathos finisse par susciter la critique, le soupçon et, bientôt, le rejet : l'antipathie la plus complète en somme. Le « marché aux pleurs », voilà en effet qui ne sert plus, semble-t-il, qu'à assurer de l'audience, alimenter la « concurrence des victimes », fonder sur la souffrance toute « identité », consacrer le traumatisme comme un « empire », capter toute chose dans les modèles néocolonialistes destinés à « voler les émotions » autant que l'histoire de ceux pour qui la société du spectacle n'a pas été conçue, etc. La photographie de reportage n'exacerbe la captation des instants émotionnels, dira Vincent Lavoie, que pour en oblitérer la compréhension historique. »

Extrait de *Peuples en larmes, peuples en armes – L'œil de l'Histoire, vol. 6*, de Georges Didi-Huberman (Les Editions de Minuit, 2016).

LA GENESE DU SPECTACLE

Par Lena Paugam (Février 2020)

« Au cours de l'été 2019, Olivier Michel, le directeur de La Péniche La Pop m'a invitée à me prêter à un jeu de commande dans le cadre d'un cycle de créations intitulé « Re-lectures ». Il s'agissait de proposer une forme scénique de 30 minutes à partir d'un thème et d'un morceau de musique imposés.

Cette année-là, les différents artistes du cycle des Re-lectures devaient travailler autour du thème commun des « histoires d'amours adolescentes contrariées ». Et, pour ma part, je me suis vue attribuer un morceau de Barbara Strozzi, un lamento connu sous le titre *Lagrima mie*, extrait d'une œuvre du XVIIe siècle intitulée *Diparti di Euterpe*.

Je me suis penchée sur le livret de l'œuvre et me suis longuement interrogée sur le thème qui m'était imposé ; je ne parvenais pas à trouver la porte d'entrée sur ce projet : Comment le monde moderne pouvait-il encore entendre ce morceau ? En quelles mesures les contrariétés de l'amour adolescent au XVIIe siècle pouvaient elles résonner avec celles d'aujourd'hui ? Comment raconter, à l'appui de ce morceau, la force d'un premier amour et la douleur incommensurable d'une séparation imposée ? Comment dire, à partir de ces mots et de cette musique-là, la peur peut-être de l'abandon et les fragilités des cœurs qui se reposent les uns dans les autres pour apprendre à grandir ?

La forme du lamento et son registre pathétique me posaient également problème. Je ne parvenais pas à saisir la modernité de la plainte en tant que forme esthétique. C'est alors que j'ai commencé à faire des recherches sur l'histoire des larmes, à partir notamment d'un ouvrage très intéressant d'Anne Vincent-Buffaut qui fait une étude anthropologique comparative des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle français en s'interrogeant sur l'évolution de notre rapport (et plus précisément du rapport des hommes) aux manifestations lacrymales de l'émotion.

Le morceau de Barbara Strozzi s'achève ainsi :

*« Ainsi donc il est vrai, ô Dieu, que seulement de ma plainte le destin cruel a soif ;
Mes larmes, pourquoi vous retenez-vous ? »*

Je me suis dit alors qu'il serait intéressant de composer un spectacle posant justement la question de notre rapport aux émotions en partant du constat de la disparition progressive des larmes dans le monde moderne. Il s'agissait alors de faire état de l'assèchement progressif des individus, tout comme peut-être aussi de la planète, au nom d'un système de valeurs idéo-économiques fuyant l'aveu de fragilité.

J'ai fait appel à deux artistes que j'admire : l'autrice Milène Tournier (qui avait été invitée en 2018 au Lyncéus Festival avec *Et puis, le roulis*, une pièce publiée aux Editions Théâtrales et lauréate du prix Artcena 2018) et le créateur son Lucas Lelièvre (qui a notamment réalisé la création sonore de *Hedda*, mon précédent spectacle).

Il ne s'agissait alors que de la création d'une forme théâtrale de 30min. Je leur ai proposé de construire un solo à partir d'un monologue écrit par Milène que je dirais au micro face public comme un slam construit sur un remix sonore du lamento de Strozzi. Le texte devait contenir la parole d'une femme d'aujourd'hui, ayant à peu près mon âge, privée de la capacité de pleurer. La prise de parole devait témoigner d'une situation particulière, individuelle, celle de cette femme qui, ayant perdu un amour il y a des années, s'étonnerait de n'avoir pas pu, depuis, verser une seule larme. La première version de ce spectacle, qui s'intitulait initialement *Lamentito*, très simple et très puissante durait donc 30 minutes. Elle est née le 5 octobre 2019 à la Péniche La Pop. Le texte de Milène Tournier, saisissant à la fois de puissance et de délicatesse, et la musique construite par Lucas Lelièvre, transe électro baroque endiablante, étirant la possibilité d'un sanglot sans jamais y parvenir, ont bouleversé le public. Beaucoup de spectateurs nous ont encouragés à partir de cette petite forme pour réaliser un nouveau solo, plus long, où le personnage de cette femme serait plus développé. Un autre portrait de femme, prolongement de mon travail sur la passion amoureuse initié avec *Hedda* de Sigrid Carré Lecoindre et *Echo* de Xavier Maurel.

C'est ainsi que nous avons repris le travail en vue de la création de *DE LA DISPARITION DES LARMES*. »

« Hier, journal parlé, à BFM, j'ai vu, on a demandé à un communicant de diffuser dans les gares, les aéroports, les centres commerciaux et sportifs, plein de lieux fermés, le cri de détresse poussé par l'océan, un son enregistré sous l'océan. Pour faire réagir les humains des villes qui font leurs courses, ou prennent l'avion le train, ou font du sport. Le communicant, en plus de, comme sa mission, diffuser le cri de détresse dans les villes, ce communicant, le petit communicant, a aussi envoyé le son de détresse de l'océan dans l'espace. Le communicant a diffusé dans une surface assez importante de l'espace le son, le cri de détresse, dans une zone encore de l'espace où les sons passent et portent, une zone où il est possible d'émettre et recevoir du son et alors des sortes de messages. Le communicant attend. »

Extrait du texte de Milène Tournier.

INSPIRATIONS / ORIENTATIONS

Par Lena Paugam (Mars 2020)

LE RAPPORT A LA MUSIQUE EN QUELQUES MOTS.

Pour ce spectacle, je travaille actuellement avec Lucas Lelièvre sur la création d'une forme donnant une place très importante à la musique. Il s'agit d'inventer le spectacle en arpentant les possibles de la langue de Milène Tournier à travers un jeu de voix à la lisière entre le slam, le rap et l'électro. Nous nous intéressons beaucoup notamment au travail de Kate Tempest : <https://www.youtube.com/watch?v=3xu5HL1Xl64>

et à celui de Thomas Brinkman,, notamment pour le remix du morceau de Barbara Strozzi : <https://www.youtube.com/watch?v=PRT2lr6JsBQ>.

Nous nous orientons également vers des formes théâtrales épurées où l'interprétation est en partie déthéâtralisée par l'usage du micro à fil. En ce sens, notre approche peut faire par exemple penser au travail de Benoit Bradel dans *La 7^e vie de Patti Smith* créé en automne 2018 à l'Opéra de Rennes dans le cadre du festival du TNB.

LE RAPPORT A LA VIDEO EN QUELQUES MOTS.

J'aimerais travailler à partir d'images fixes projetées sur le plateau. J'aimerais que le fond de scène soit occupé par un ou plusieurs surfaces de projection vidéo.

Il s'agirait, en premier lieu, de mots, comme des prélèvements du texte, des titrages comme on le voit souvent dans les films de Jean-Luc Godard. Milène Tournier répète souvent dans son texte que tous les mots prononcés « restent quelque part à un endroit du temps ». Je voudrais inscrire ces mots sur le plateau comme des traces, comme les échos persistants de sensation d'images et de sons.

Il s'agirait aussi de photographies, doublées par Lucas Lelièvre, d'un paysage sonore réalisé à partir de prélèvements de sons bruts réels. Je suis inspirée ici par le travail du réalisateur François Hébert sur un film intitulé *Les Carnets d'Elisa*, entièrement réalisé à partir d'images fixes : <https://www.francois-hebert.com/les-carnets-delisa>.

Je regarde aussi beaucoup les photographies d'Antoine La Joie, et plus précisément son projet *Suivre un fantôme* réalisé entre 2014 et 2018 : https://www.instagram.com/les_photos_de_lajoie/?fbclid=IwAR26cxLtKuhFKd0cRRHCpAlPirAoPncSCCDt3Rmq7udxkWRUgwN5xhd0DLw.

J'aimerais que, dans ce projet, le défilé brut de captations de réel révèle un positionnement de la narratrice vis-à-vis de ce qui l'entoure. La femme qui parle dans la pièce est une collectionneuse. Elle capture des éléments du temps et les consigne comme s'ils allaient disparaître ou bien comme s'il fallait des preuves que la vie poétique se tient partout, y compris dans une porte de parking taguée, y compris dans le balcon sale d'un voisin ou dans un terrain de basket désaffecté. Ce seront des paysages péri-urbains désertés et des détails, beaucoup de détails qui échappent au regard de celui qui passe vite son chemin. J'aimerais présenter là des images fixes qui révéleront par leur immobilité une certaine beauté dans la réalité sèche du béton, des instants suspendus dans le temps comme l'est la femme qui parle.



Photographies réalisées à partir du livre *Suivre un fantôme* d'Antoine La Joie (2019)



EXTRAIT DU TEXTE DE MILENE TOURNIER

« Chez Monsieur C, j'aime bien monter. D'abord parce que c'est au tout dernier. Et que de là, tout en haut de la tour, je vois le ciel, ininterrompu, comme plein de mers d'affilée, avec les nuages qui baignent dedans, comme des grands poissons, albinos et légers. Une fois, il y a quelques mois, j'y suis montée, voir monsieur C. Je pensais aller faire le faire l'amour. J'ai les clés. J'ai pas fait exprès de rester regarder. Il était dans son lit, qu'il avait relevé de sorte qu'il était mis comme les rois avant qui dormaient assis à cause de leur âme qui allait, ils croyaient, sortir s'ils s'allongeaient. Mi couché-mi assis, comme on peut être que dans un lit médicalisé. Il pleurait. Je sais pas dire, comment soudain était Monsieur C. Plusieurs fois j'ai essayé. Décrire Monsieur C à ce moment-là d'être en train de pleurer. J'arrive pas. Comme si Monsieur C gardait son secret, même si j'ai vu, il le garde. Au bout de peut-être trois minutes, une voix est sortie des larmes de Monsieur C. Tu es là ? Il me parlait. Tu es là. C'est bien, que tu sois là. Si tu es là, c'est que ce doit être bien.

Les larmes une à une, l'avancée aux joues et en ligne de larves, avec le monde entier soudain dans un grand ralenti mais que j'avais pas choisi, et j'ai regardé, le corps tordu de Monsieur C avec au bout sa larme, une à une chaque larme, et ce qu'il fallait déménager de petites secousses, pour arriver à au bout la larme, et tout le silence par contre qu'il y avait, comme si monsieur C pleurait sa larme mais qu'aussi il était lui dans une larme, une grosse goutte de silence et eau et dont j'étais pas, et c'était la deuxième fois dans ma vie que j'étais tout près mais très loin, comme être là mais aussi c'est trop tard, c'est impuissant, c'est rien possible, c'est pas présent, c'est pas ça se partage, c'est devant mais pour rien, ça se rejoint pas. Alors j'ai fermé les yeux, j'ai serré très fort, jusqu'à plus la paupière, jusqu'à que le sourcil et la joue, et plus jamais avoir eu un jour un œil et avoir vu, avoir été là.

C'était pas bien. C'est pas vrai que c'était bien. C'est pas vrai que c'était ma place, puisque j'étais là, d'être là. Cette fois justement fallait pas être là. Je voulais plus jamais jamais aller voir Monsieur C. Plus jamais monter là-haut, même pour l'aider. J'aurais pas dû le voir. C'était dégueulasse, de le regarder. Faut pas se voir pleurer les uns les autres. Ça sert à rien. J'ai pensé. Ni les larmes ça nous regarde, ni la tristesse des gens. Pas que celles de Monsieur C mais tous. Des bébés qui naissent et pleurent aux vieillards qui pleurent et meurent. Les larmes des stars, celles des présidents. Les petites larmes noires des enfants pauvres, les grosses larmes dorées des enfants riches, celles à la radio, celles dans le parc, celles du feuilleton à la télé, celle du journal parlé BFM. Quand les gens versent et pleurent, j'éteins. Quand les larmes coulent devant moi, je pars. Parce que quoi, ça va rien m'apprendre, ça va ni rien m'apprendre, ni moi je peux faire quelque chose. Et puis c'est obscène, c'est j'veux pas voir. Ça coule, ça roule, ça déforme tout. On est censé quoi ? Pleurer aussi, pendant ? être là, regarder, compatir ? Pourquoi faire ? Je veux pas que ça me contamine. Qu'on me pousse. Qu'on me montre des images de pleurer. J'ai dit : « Ça m'émeut pas une image de pleurer. » Pas de --- Juste -- du dégoût.

Après ça, j'ai imaginé, tout le monde dans la tour, en train de pleurer, comment chacun pleure, quel visage ça leur fait, le visage qui pleure. »

L'ÉCRITURE DU TEXTE

Par Milène Tournier (Janvier 2020)

« Lorsque Lena m'a contactée et expliqué le projet - *écrire, à partir d'un lamento de Barbara Strozzi, autour d'un chagrin d'amour, un monologue de femme* - s'est posée la question de : oui, mais comment « rendre ça », « faire ça » actuel ?

Un jour on m'a demandé : « quand est-ce que tu te sens « chez toi » ? » Et après réflexion j'ai trouvé : je me sens chez moi chaque fois que je suis bouleversée. Chaque fois qu'arrivent, que reviennent les larmes. La fille de *Lamentito* (parce que, au moins au début de parler, le personnage est peut-être d'avantage encore une fille qu'une femme) n'arrive pas à retrouver le chemin de (ou la perte vers) ses larmes. Dans sa grande tour, elle déniche à la fois dans la solitude et dans un lien (mais biaisé, pas « entier ») à l'autre - l'amour perdu qu'elle s'acharne à ressusciter par l'adresse, ses voisins qu'elle croise ou un peu plus - une manière de pouvoir vivre sans avoir pleuré, et ayant, alors, levé d'elle et des jours, cette formidable puissance de la sortie de soi que les larmes constituent : soudain les sanglots et pleurer. Suspendre le cours du temps et pleurer.

Lena elle-même m'a demandé : « quand est-ce, la dernière fois que tu as pleuré au théâtre ? » Le théâtre est peut-être ce lieu des larmes. Dans le noir et ensemble, devant une chose se passant, à l'écart de la ville et du temps, il serait possible d'à nouveau pleurer. Les catharsis du 21ème siècle sans doute ne sont pas ces vallées de terreur et pitié antiques, mais elles nous réaiguisent vers notre vertige, ce moment sans plus le heurt des minutes où l'on est dépassé, et où l'on retrouve peut-être la fluidité originelle des mouvements qui coulent : une larme roule, l'astre tourne, l'étoile demeure, le roulis se poursuit, la gravité s'applique et les choses tombent, le ciel retient sa grande chute et nous couvre, les crânes au cou, les pieds sur terre, les joues qu'on a mouillées sèchent, les yeux se ferment au retour des lunes et quelques enfants naissent, parmi des animaux plus vieux qui doucement meurent.

Nous avons élaboré ensemble le personnage de *Lamentito*, à la fois ses fêlures et sa résilience (forcément incomplète, pour « faire théâtre »): l'amour perdu, la vie dans les petites marges parmi l'urbanité dressée des tours, la vie sociale qui s'organise en microcosme vertical et la solitude de chaque soir retrouver son propre corps treize étages au-dessus du terrestre, face à la grande ville grise et la sensation nouée entre son propre destin qu'il faut bien, sinon accomplir, au moins mener et la fin du (en tous cas d'un) monde.

J'ai adressé à Lena une quantité de textes que nous avons retravaillés et organisés, dans un dialogue et en lien également avec la musique, ce lamento qui fait de (l'impossibilité de) pleurer un chant : quelle place alors ont les mots, qui précèdent le lâcher prise, à quelle panique connue s'agrippent-ils encore, avant le « soulagement » et le surgissement, ou le retour, de l'inconnu ? »

BARBARA STROZZI

Compositrice, claveciniste, cantatrice et luthiste italienne
(Venise, 1619 - ? vers 1664)



En dépit de peu d'œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous, Barbara Strozzi a contribué par l'originalité de son écriture à forger l'identité de la musique italienne du premier baroque.

Sa mère fut la servante du poète et dramaturge Giulio Strozzi, actif à l'Académie de Rome et celle de Venise, et fondateur de l'Accademia degli Unisoni. Auteur de nombreux livrets d'opéras, il a pris part importante à la création de l'opéra vénitien. Giulio Strozzi reconnaîtra tardivement Barbara, "née d'un père inconnu", comme sa fille élective, et lui permettra de se produire au sein de son Académie, en tant que cantatrice et interprète de ses propres compositions.

Barbara Strozzi étudie la composition avec Francesco Cavalli et est vite reconnue, dans les cercles des humanistes qu'elle fréquente, comme une excellente interprète et compositrice d'un grand talent. Entièrement dédiée à la musique vocale profane (madrigaux, cantates, ariettes) et sacrée, bon nombre de ses oeuvres sont écrites sur un livret de G. Strozzi. Entre 1644 et 1664, elle publie à Venise, huit volumes de pièces vocales à une ou plusieurs voix, accompagnés par le continuo ou par un petit ensemble instrumental.

Mère célibataire de quatre enfants, Barbara Strozzi est la première compositrice professionnelle dans l'histoire de la musique. Par ailleurs, les textes qu'elle a mis en musique étaient bien souvent soit les siens, soit ceux de son père adoptif.

Barbara Strozzi en quelques dates :

1644 - publication de son seul *Livre de madrigaux* à deux, trois, quatre et cinq voix (op. 1)

1656 - *Cantate, ariette e duetti* op.2

1664 - *Arie a voce sola* op. 8

DIPORTI DI EUTERPE – Op.7 – n°4

Le livret.

*Lagrimie mie, à che vi trattenete?
Perchè non isfogate il fier dolore
che mi foglie 'l respiro e opprime il
core?*

*Lidia che tant'adoro,
perch'un guardo pietoso, ahì, mo donò
il paterno rigor l'imprigionò.
Tra due mura rinchiusa
sta la bella innocente
dove giunger non può raggio di sole;
e quel che più mi duole
ed accresc'al mio mal tormenti e pene,
è che per mia cagione
provi male il mio bene.*

*E voi, luni dolenti, non piangete?
Lagrimie mie, à che vi trattenete?*

*Lidia, ahimè, vedo mancarmi
l'idol mio che tanto adoro;
sta colei tra duri marmi,
per cui spiro e pur non moro.*

*Se la morte m'è gradita,
hor che son privo di speme,
deh, toglietemi la vita,
ve ne prego, aspre mie pene.*

*Ma ben m'accorgo
che per tormentarmi maggiormente
la sorte mi niega anco la morte.*

*Se dunque è vero, o Dio,
che sol del pianto mio
il rio destino ha sete;
lagrimie mie, à che vi trattenete?*

Mes larmes, pourquoi vous retenez-vous ?

Pourquoi n'exprimez-vous pas la douleur
qui me coupe le souffle et oppresse mon
cœur ?

Lidia, que j'adore tant,
parce que hélas, elle m'a donné un regard
de pitié,
la rigueur paternelle l'emprisonne.
Enfermée entre deux murs
se tient la belle innocente,
là où aucun rayon de soleil ne peut arriver
;
et ce qui me fait encore plus mal
et ajoute à mon mal tourments et peines,
c'est qu'à cause de moi
ma bien-aimée éprouve des maux.

Et vous, yeux affligés, vous ne pleurez pas ?

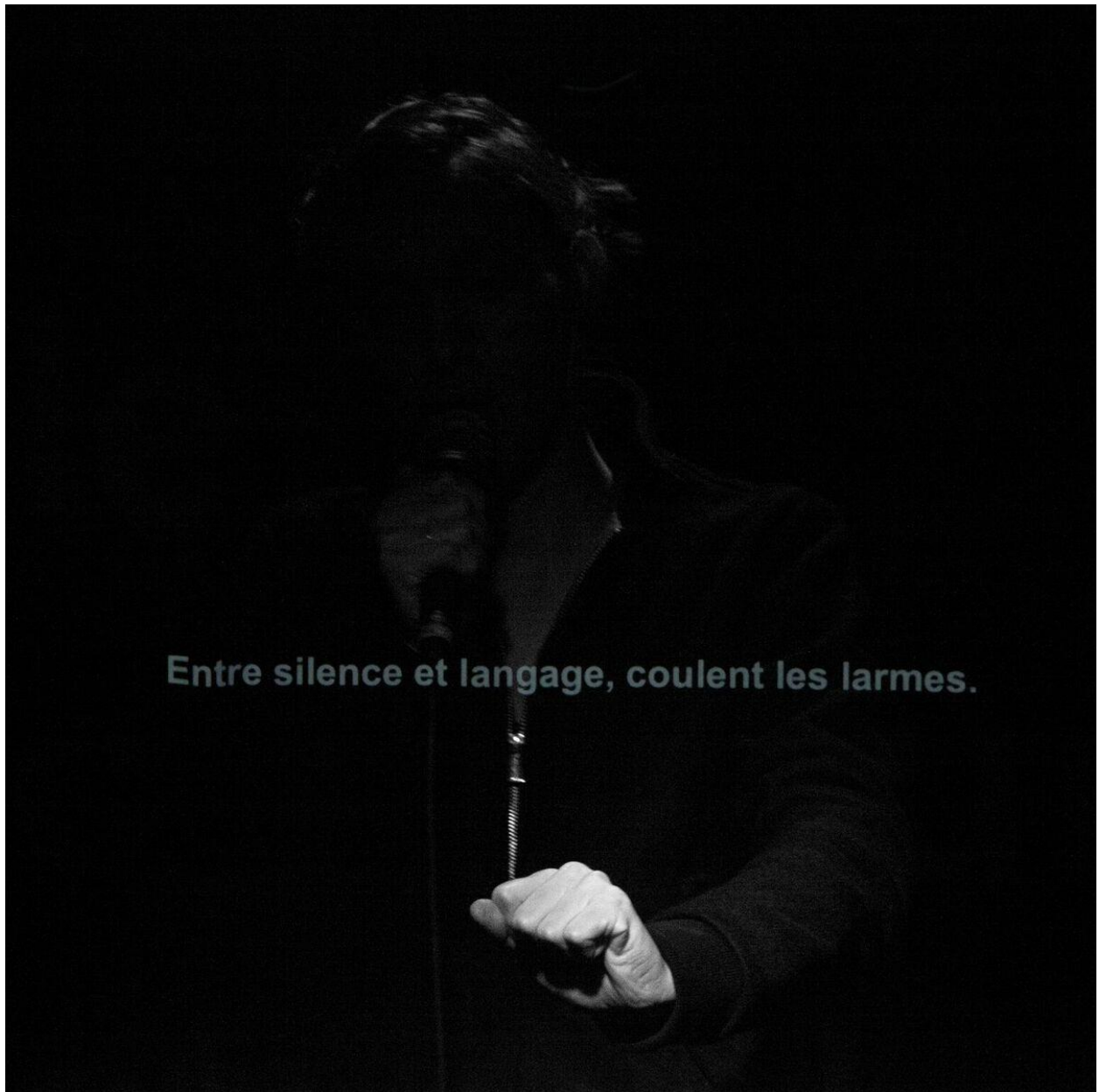
Mes larmes, pourquoi vous retenez-vous ?

Lidia, hélas, je vois que me manque
l'idole que j'adore tant ;
elle se tient entre des murs de marbre,
elle pour qui je soupire et ne meurs pas.

Si la mort est la bienvenue,
maintenant que je suis privé d'espoir,
oh, prenez-moi la vie,
je vous en prie, mes dures peines.

Mais je réalise bien
que pour me tourmenter encore plus
la destinée me refuse toujours la mort.

Ainsi donc il est vrai, ô Dieu,
que seulement de ma plainte
le destin cruel a soif ;
mes larmes, pourquoi vous retenez-vous ?



Photographie prise par Marikel Lahana
lors de la présentation de LAMENTITO à la POP
le 5 octobre 2019

EXTRAIT DU TEXTE DE MILENE TOURNIER

*« À la fin, à la Grande Fin,
Quand il n'y aura plus, ni voitures, ni lumière, ni routes, ni souvenirs, plus le moindre
panneau et absolument plus d'accident jamais, ni d'ivresse,
Ni trajet, ni aucun lycée, un monde sans travail et sans fête, et qu'on sera après même
le grand retour du monde, qu'on aura vu progressivement revenir vers son premier
néant, quand le monde sera renroulé sur lui-même, comme une paire de chaussettes
sales mais de y a si longtemps qu'on la remet en boule dans le tiroir propre, quand
on sera dans le monde d'après le monde,
Au grand siècle enfin clos des animaux et des hommes, des briques et des fleurs, des
stades et des nuages, avec les heures pendues au vide à ne calculer plus que la
seconde infinie du vent, quand le monde sera sans nous et nous sans le monde et
qu'enfin se sera résorbée la fracture de chaque fois qu'on a fait un deuxième premier
jour, d'avoir dit "la nuit" dans la nuit, écrit feuille sur une feuille, dessiné sa main avec
sa main, et peint le bison avec le sang du bison, quand y'aura plus de présent et plus
d'histoire et plus alors de regrets, de remontrances et de promesses d'on va faire
autrement quand il n'y aura même plus d'explosion, et plus de après l'explosion, plus
même de ces jours d'après l'explosion où les hommes marchent sur les restes et
pleurent et rient et se promettent que seulement compte l'amour, si tout explose,
l'amour, même plus alors la consolation ni de l'explosion ni de l'amour, et ni
l'immense douleur de voir le jour se lever sur les restes, et ni l'immense douceur de
voir un prochain jour se lever depuis nos restes, et ni les nuits tomber, brûlantes,
quand il ne restera plus assez de monde pour même faire un rêve de monde quand
tout ici sera fini et que rien n'aura commencé ailleurs, est-ce qu'il restera encore un
peu ce que chacun sauve ?*

Ce que chaque jour chacun sauve ?

*les premiers sourires et les derniers pas,
le refrain des chansons, les lumières aux belles heures, le passage à l'autre saison,
au moins les traces ? et pas juste notre épais rien ?
quelques preuves, quelques listes de preuves que tout ça a existé. »*

PREFACE A *DE LA DISPARITION DES LARMES*,

Par l'autrice Laurène Marx

“J’ignore si cette écriture là, qu’elle invoque, qu’elle incarne est épuisante. J’ai la sensation que je ne suis pas au centre de l’attention, que je ne suis pas la réelle destinataire de ces mots quand je les lis. J’ai la sensation que Milène n’a pas cherché à épuiser le lecteur mais qu’elle cherche à épuiser, d’abord, l’écriture. A éreinter les mots.

J’ai la sensation qu’elle parle directement à l’écriture, à l’écriture elle même. Qu’elle lui pose une question simple: quelle est ta source? Moi ou l’orage du temps? L’autre ? Ou la fureur de ne pas pouvoir?

Le tour de magie littéraire de *La Disparition des larmes* c’est d’écrire longuement sur des larmes qui ne veulent plus couler des yeux de la narratrice alors qu’elles coulent tout le long des joues du texte. Chaque mot est une larme. Chaque mot est une larme et chaque mot coule. C’est un texte, une écriture, liquide. C’est un texte qui rappelle que le sanglot et l’éclat de rire sont frères et que leur mère est la soudaineté. C’est un texte qui rappelle qu’on peut pleurer de joie comme on peut pleurer de rire. Les deux nous libèrent, les deux nous soulagent. On pleure comme on écope quand le bateau coule, on pleure pour ne pas être submergé, on vide les yeux, on renverse la mémoire...

Le bateau, la beauté, c’est pareil, c’est presque pareil, à une lettre près, un voyage près, on accepte qu’ils nous embarquent et on les supplie de nous sauver de la noyade.

J’ai la sensation que je ne suis pas venue là, en ce texte, pour imposer la volonté de ma perception mais plutôt pour assister, impuissante à l’invention d’un réel qui m’échappe. Qui m’échappe à chaque phrase.

J’ai la sensation, j’ai des sensations. Je n’ai pas les mots justes, j’ai juste les mots, ceux qui viennent...et...je crois...je crois que j’espère, qu’on espère toujours, qu’une oeuvre va nous combler et va combler le grand trou qui creuse nos ventres...je crois que Milène Tournier sait d’avance qu’elle ne peut pas combler notre vide en s’adressant à nous. Pour ça, il faudrait les mots justes mais elle sait qu’elle a aussi juste les mots, qu’elle n’a les mots que de justesse, au vol.

Je ne crois pas que *La Disparition des larmes* s’adresse à Nous. A moi. A toi. Je crois qu’elle s’adresse directement à notre Vide. Je crois que ce qui est troublant avec ce texte c’est que l’on pressent qu’il y a une conversation qui est en train de se faire sans notre permission. Milène n’a pas la prétention d’apporter des réponses concrètes à un problème nébuleux. Elle s’approche de ton Vide et elle lui dit : *“Pourquoi es-tu là?”*

Milène invente une écriture subliminale pour dépasser la barrière de l’écoute et du regard et parler directement au Vide. Il y a des flash de couleur partout, tout le temps, de la lumière comme éparse, comme une lampe-torche dont les piles

s'épuisent dans le noir, des éclairs subjugués, dans *La Disparition des Larmes*. Tu arrives à la fin du paragraphe, au bout de la tirade et tu gardes l'essentiel, ce que ton cerveau a voulu voir. L'écriture doit être une rencontre entre la mémoire du spectateur et le souvenir de l'autrice. L'autrice n'est pas permanente derrière son texte. Elle le sait. Milène sait qu'une fois écrite, la poésie nous quitte. Milène sait qu'elle ne sera pas là à chaque fois qu'elle est lue. L'autrice sait qu'elle ne peut pas contrôler ses larmes et qu'elle ne peut pas contrôler sa création. Alors plutôt que de concevoir l'écriture comme un abandon inévitable de sa matière, de sa manière, elle invente ce flash discontinu. Milène rend, par son rythme son souffle et la terrifiante puissance évocatrice de son lyrisme, le temps inutile. Elle te fait comprendre que chaque seconde loin d'un sublime éclair de beauté n'est qu'une nuit sans fond. Sans fin.

Et si ce texte ne racontait pas la présence de Milène Tournier en ce monde mais qu'il nous venait d'un autre monde. Et si c'était une lettre jetée à la mer depuis une autre dimension, depuis un recoin du temps? Et si ce texte par son éblouissante et fascinante déconstruction du réel, par sa lucidité d'un autre espace, d'un autre temps cherchait à nous convaincre qu'il existe un autre univers que le notre?

Il existe en tout cas au moins un autre univers. Celui de Milène Tournier."

Laurène Marx.

L'EQUIPE DU SPECTACLE

LENA PAUGAM, metteure en scène et comédienne.



Lena Paugam a été formée en tant que comédienne au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. Elle avait auparavant suivi un cursus d'études universitaires marqué notamment par l'obtention d'une Licence de Philosophie et par un Master 2 en études théâtrales consacré aux écritures dramatiques contemporaines. En novembre 2012, elle fonde la Cie Lyncéus et lance dès juillet 2014 à Binic dans les Côtes d'Armor, le Lyncéus festival, événement estival dédié à la création in situ et aux écritures sous toutes leurs formes. Entre 2013 et 2017, elle réalise un cycle de 6 créations théâtrales intitulé « La crise du désir » comprenant *Simon* (d'après *Tête d'Or* de Paul Claudel), *Et dans le regard, la tristesse d'un paysage de nuit*, d'après *Les Yeux bleus cheveux noirs* de Marguerite Duras, *Détails* et *Le 20 Novembre* de Lars Norén, *Les Sidérées* d'Antonin Fadinard et *Les Cœurs Tétaniques* de Sigrid Carré Lecoindre. En 2017, elle achève ainsi un doctorat de recherche et de création initié en 2012 au sein du dispositif SACRe (Université PSL). Artiste associée à La Passerelle, scène nationale de St-Brieuc, elle crée ensuite la compagnie Alexandre avec Philippe Sachet. En 2018, elle met en scène et interprète *Hedda* de Sigrid Carré Lecoindre, puis en 2019, *Echo* de Xavier Maurel, en collaboration avec le chorégraphe Thierry Thieu Niang.

MILENE TOURNIER, autrice.



Milène Tournier est née à Nice, en 1988. Elle est docteure en études théâtrales. Sa thèse, dirigée par Hélène Kuntz, s'intitule "Figures de l'impudeur: dire, écrire, jouer l'intime (1970-2016)". Elle participe en 2017 à une résidence d'écriture dramatique dans le cadre du Lyncéus Festival à Binic. Son texte *Et puis le roulis* est édité aux Editions Théâtrales (le texte est soutenu par ARTCENA suite au palmarès des aides à la création de novembre 2018). Son texte *Nuits*, un monologue insomniaque, est édité aux Editions La Ptite Hélène. Paul-Frédéric Manolis interprète le monologue de *Nuits* dans la création qu'ils mènent à deux (résidence en juillet 2019 au Lokal à Saint-Denis). Elle obtient en 2017 les encouragements ARTCENA pour *Dans ma ville*. Elle pratique l'écriture vidéo et partage régulièrement son travail sur Facebook et sur Youtube. Une de ses "vidéo-écritures" a été diffusée au Centre Pompidou dans le cadre du Festival "Littéra-tube". Certains de ses poèmes sont publiés dans la revue de poésie contemporaine « Place de la Sorbonne ». En 2017, elle tourne dans *Automne malade*, docufiction de Lola Cambourieu et Yann Berlier, fondateurs du groupe Réalviscéralisme qui s'intéresse à la porosité entre réel et fiction (sélection au Festival de Clermont Ferrand). Elle est par ailleurs professeur documentaliste dans

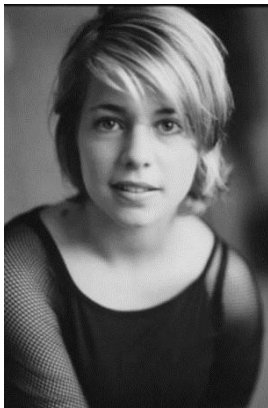
un lycée professionnel. Elle participera, en 2019-2020, au programme de résidences d'écrivains de la Région Île-de-France. Son premier recueil de poésie, *Poèmes d'époque*, paraîtra au second semestre 2019, dans la collection « Polder » de la revue « Décharge », préfacé par François Bon. Son second recueil de poésie paraîtra au printemps 2020 aux éditions Lurlure. En octobre 2019, elle écrit, sur une commande de Lena Paugam, dans le cadre des « Relectures » à La Pop, «Lamentito ».

LUCAS LELIEVRE – Créateur son



Diplômé de l'École du Théâtre national de Strasbourg (section régie-crétion) puis de l'École nationale supérieure d'art de Bourges (arts et créations sonores), Lucas Lelièvre est artiste sonore et compositeur électroacoustique. Il travaille notamment avec Chloé Dabert, Le Birgit Ensemble, Madame Miniature et Catherine Marnas, Ivo van Hove et Éric Sleichim ou encore Jacques Gamblin. En 2016, il met en place avec la metteuse en scène Linda Duskova un workshop pour l'université Paris 8 « Musée sonore », un dispositif sonore immersif au Musée du Louvre. Il réalise les créations sonores de Léna Paugam depuis 2013 pour les spectacles *Détails* de Lars Norén, *Laisse la jeunesse tranquille* de Côme de Bellescize et *Hedda* de Sigrid Carré Lecoinde.

JENNIFER MONTESANTOS – Créatrice lumières



Jennifer Montesantos est Eclairagiste et Régisseuse Générale. Elle s'est formée à la lumière en tournée aux côtés de Jean Gabriel Valot (Compagnie Louis Brouillard), Stéphane Deschamps (Cie agathe Alexis, les Sans cou, Hervé Van Der Meulen) et Olivier Oudioux (Christophe Rauck, Julie Brochen). Elle travaille comme régisseuse/comédienne pour la compagnie Orias dans le spectacle « la ronde de nos saisons » crée en 2011 au théâtre national de Saint-Quentin-en-Yvelines, fait des régies d'accueil au théâtre de L'Atalante à Paris et de nombreuses régies en tournées, notamment pour la Compagnie René Loyon, l'ensemble Baroque Fuoco et Cenere, le Spectacle Delta charlie Delta mis en scène Justine Simonot, et très récemment la Compagnie La Base avec le Spectacle « Place » Lauréat du Prix du Public et des Lycéens du festival Impatience 2018. Concernant

« Le matin vient. La lumière, par le contour d'abord des fenêtres. Les premiers autres bruits que moi. Les murs doucement qui reprennent vie, qui tremblent et le sol un peu qui vibre.

Je t'aime comme un inventeur. Je t'aime comme un inventeur. Devant une chaise. Je t'aime doucement comme le réparateur vient réparer l'ascenseur. Je me tiens là. Juste entre. Un goutte-à-goutte et la respiration. Dans la nuit comme en bout de jetée. Je le dis et le dépose pour l'éternité. Je t'aime comme un grand long souvenir. Tout ce temps d'entre la dernière fois et là, je t'ai collectionné des phrases. Des phrases-toi. Reste-moi. Serre-moi. Installe-toi. Dans mon visage regarde sinon comme il est vide. Emporte-moi. Prends-mon ombre s'il te plaît dans ta main. Donne-toi. Viens-toi. Apparais-moi. Surprends-moi. Renverse-nous. Venez, larmes, me consoler ! Revenez. Venez larmes. Comme le jour enfin arrive.

--

je t'attends toi, je t'attends, si je t'attends tellement c'est que je sais, le réel doit savoir, dans son intuition de réel, que tu vas venir et me voir, et que l'on sera deux, et que ce sera toi, parce que parfois aussi le soir, je pense, à la vie, la longue catastrophe de la vie, et qu'on peut la traverser seule, je pourrais la traverser seule, mais aussi tu vois je ne veux pas, pour pouvoir l'apprécier et la détailler et que sentant ta peau à toi je sente aussi la sienne, sa peau de catastrophe qui nous englobe, et l'on baigne dans la catastrophe, et ce qu'on appelle catastrophe est en fait vivre, et il faut traverser, il suffit de traverser, comme on peut s'endurcir mais jamais échapper au temps, à la douceur infiniment du temps, qui nous accompagne et dont on est fait, comme une longue phrase, à la fin de laquelle, enfin, on pourra pleurer. »

Extraits du texte de Milène Tournier.

ET CE POEME D'ELUARD...

II - Toutes les larmes sans raison

Toutes les larmes sans raison
Toute la nuit dans ton miroir
La vie du plancher au plafond
Tu doutes de la terre et de ta tête
Dehors tout est mortel
Pourtant tout est dehors
Tu vivras de la vie d'ici
Et de l'espace misérable
Qui répond à tes gestes
Qui placarde tes mots
Sur un mur incompréhensible

Et qui donc pense à ton visage ?

À VOIR EGALEMENT SUR LA SAISON 21/22



CREATION 2018

HEDDA

Texte : Sigrid Carré-Lecoindre / Mise en scène et interprétation : Lena Paugam

On raconte l'histoire d'un couple qui observe, au fil des jours, la violence prendre place sur le canapé du salon, s'installer et tout dévorer. Cette tragédie d'amour commence de la façon la plus quotidienne et s'achève aux confins du froid et de la peur. A la lisière du conte, par le biais d'une écriture à la fois sensible et incisive Sigrid Carré-Lecoindre nous invite à nous détacher des réflexions binaires et des jugements hâtifs. Avec Hedda, elle invente les mots pour dire, la coexistence de l'amour et de la violence dans ces situations qui nous échappent, et isolent ceux qui les vivent, une fois claquée la porte d'entrée.

Création sonore : Lucas Lelièvre / Régie son : Marine Iger

Création Lumières : Jennifer Montesantos

Scénographie : Juliette Azémar

Chorégraphie : Bastien Lefèvre

Production : Compagnie Alexandre

Coproductions : La Passerelle -scène nationale de Saint-Brieuc, Théâtre du Champ-au-Roy (Guingamp), Quai des Rêves (Lamballe), Théâtre de La Paillette (Rennes)

TOURNEE EN CONSTRUCTION POUR 2021-2022 :

22, 23, 24 novembre 2021 – Transversales (Verdun – 55)

27 novembre 2021 – Espace culturel de La Hague (50)

30 novembre 2021 – Théâtre de la Fleuriaye (Carquefou – 44)

2 décembre 2021 – Théâtre Jean Carat (Cachan – 94)

14 janvier 2022 – Théâtre du Garde-chasse (Les Lilas – 93)

3 février 2022 – Théâtre de L'Arche (Tréguier – 22)

22 février 2022 – Centre culturel Athéna (Auray – 56)

10,11,12 mai 2022 – Théâtre-Liberté, scène nationale de Toulon (83)

19 mai 2022 – Le Rayon Vert (St-Valery-en-Caux – 76)

À VOIR ÉGALEMENT SUR LA SAISON 21/22



CREATION 2021

ANDROMAQUE

Texte : Jean Racine / Mise en scène: Lena Paugam

« Dans les « clartés sombres » du théâtre racinien, dit Georges Poulet, le tragique est indissociablement lié à la connaissance. Ce que chacun recherche, l'objet du désir de tous, est l'être même du sujet. Et ce n'est pas dans la lumière mais dans l'ombre que celui-ci se tient. La conscience de soi passe par une plongée dans les ténèbres. Profondeurs vertigineuses de l'ombre. Le moi ici s'apparaît à lui-même à travers l'émoi et par le biais de l'abandon des logiques rationnelles. L'histoire d'Andromaque se situe au cœur d'une crise à la fois intime et politique où se décide l'insoumission à l'ordre ancien, où se revendique la liberté d'écrire une Histoire nouvelle. Hermione, Oreste et Pyrrhus sont les héritiers de la grande Histoire écrite par leurs parents. Comment avancer ? Que devenir ? Quel est le poids du legs ? Faut tuer le passé pour écrire son histoire ? Contre la loi du Père, des pères, contre l'idéologie glorifiée des systèmes du passé jamais remise en question, Pyrrhus, fils d'Achille, sera assassiné aussi bien pour l'amour d'Andromaque que pour l'amour d'une idée du changement de paradigme.

Interprétation : Ariane Blaise, Agathe Bosch, Basile Lacoeyllhe, Ghislain Lemaire, Lena Paugam, Edith Proust, Loïc Renard (en alternance avec David Hourri)

Scénographie : Lena Paugam, accompagnée par Léa Gadebois-Lamer

Assistanat à la mise en scène : Carla Azoulay-Zerah

Création Lumières : Jennifer Montesantos

Création sonore : Félix Philippe

Création costumes : Léa Gadebois-Lamer

Production : Compagnie Alexandre

Coproductions (en cours) : - La Passerelle - Scène nationale de St-Brieuc, Théâtre National de Bretagne, Centre Dramatique National de Rennes, Le Quartz, scène nationale de Brest, Le Moulin du Roc, scène nationale de Niort, L'Archipel, Pôle d'Action culturelle Fouesnant-les Glénans, L'Arc en ciel, Théâtre de Rungis, Les Bords de Scènes, Juvisy-sur-Orge

TOURNEE EN CONSTRUCTION POUR 2020/2021 :

6-7 octobre 2021 - (Création) Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National (56)

12 octobre 2021- L'Archipel Pôle d'Action culturelle Fouesnant-les Glénans (29)

14-15 octobre 2021 - La Passerelle, scène nationale de Saint-Brieuc (22)

15-16-17 décembre 2022 - Centre dramatique national de Normandie-Rouen (76)

8 mars 2022 - Centre culturel Jacques Duhamel - Vitré (35)

21 avril 2022 - Théâtre de Rungis (94)

4 mai 2022 - Le Moulin du Roc, scène nationale de Niort

COMPAGNIE ALEXANDRE

CONTACTS

Web site : <http://www.lenapaugam.com>
Email : compagnie.alexandre@gmail.com

Siège social / Bureau administratif
4, rue Félix Le Dantec 22000 St-Brieuc

Licence d'entrepreneur de spectacles
n°2-1103731 / 3-1103728

Peggy Loret-Barot
Administratrice de production
Email : alexandre.peggyloret@gmail.com
Tél : 07 60 01 07 74

Lena Paugam
Directrice artistique
Email : paugamlena@hotmail.fr
Tél : 06 98 09 55 07

Philippe Sachet
Production
Email : philippe.sachet.passages@gmail.com
Tél : 06 11 46 28 29